

RÉVÉRENDE MÈRE MARIE DES ANGES
DU TRÈS SAINT SACREMENT
ABBESSE DU MONASTÈRE DES CLARISSSES DE LOURDES de 1887 à 1926
(Miraculée de Lourdes)

Extraits des Souvenirs sur la Fondation du Monastère des Clarisses à Lourdes
écrits par Mère Marie des Anges

" Mon intention n'étant pas du tout de faire ma biographie intime, mais seulement de retracer dans ces pages mes souvenirs se rattachant à la fondation de notre cher monastère, je ne parlerai que peu des souffrances physiques et morales qui furent mon partage pendant ce long temps d'infirmité. Je me contenterai seulement d'en faire un tableau raccourci, afin qu'on puisse juger de la grandeur de la grâce que la Vierge Immaculée devait m'accorder à Lourdes, quand son heure serait venue."

I - LYON – Maladie

A cette époque (1878), j'avais 35 ans et j'étais dans la Communauté des Clarisses de Lyon depuis l'âge de 22 ans. Les deux ans de mon noviciat passèrent sans donner aucune inquiétude motivée. Je ne m'arrêtai pas un seul jour et n'eus besoin d'aucune dispense. Le 30 Avril 1868, je fus prise pendant Complies, d'un mal de tête si violent, que je demandai la permission d'aller me coucher.

A la première infirmière, venue prendre de mes nouvelles, je répondis avec conviction: "Ne vous inquiétez pas, ce ne sera sans doute qu'une forte migraine, que la nuit va dissiper."

Le lendemain, la fatigue, bien loin d'avoir disparu, avait fait des progrès. J'avais peine à me tenir debout et mon estomac rejetait toute nourriture, je fus soumise à divers traitements, mais bien loin de s'améliorer, mon état empira de plus en plus. (je n'avais pas 25 ans et pas un an de religion)

Malgré tous les soins qui me furent prodigués avec une bonté, une charité, une patience inlassables, je vécus ainsi, sans être alitée ordinairement, mais toujours à l'infirmerie, jusqu'en l'année terrible 1870. Alors, à mes propres souffrances, vinrent se joindre les troubles et les angoisses de tous les Français en général, mais surtout des Communautés religieuses placées dans des villes menacées par les ennemis. A plusieurs reprises, le monastère fut envahi, de jour et de nuit, par les bandes révolutionnaires. Mais, le bon Maître multiplia les prodiges pour nous faire sortir saines et sauvées des mains de ces hommes qui, entrés furieux comme des démons, sortaient peu après du monastère, sans nous avoir fait le moindre mal.

..... Elle eut des hauts et des bas, fut envoyée dans sa famille vivant dans les Alpes. Elle en revint apparemment en bonne forme, mais cela ne dura pas.....

.....Pendant ces sept ans d'épreuves, je dus constamment garder le lit.

Quel était le nom de ma maladie ? A vrai dire je l'ignore, car les docteurs ne le disaient pas devant moi, et mes infirmières non plus. Cependant, par quelques paroles échappées de ci- de là, j'appris que tous s'accordaient à dire que ces bouleversements dans tout mon être provenaient d'un cancer du foie. Quoiqu'il en soit, j'étais condamnée par tous les médecins à une mort prochaine.

.....à un moment donné son état s'aggrava tellement que le dernier moment semblait être arrivé.....

Je reçus le St Viatique, l'Extrême-Onction, l'indulgence plénière, avec toutes les cérémonies du Rituel. Le Père avant de se retirer me promit qu'il ne me laisserait que le moins possible en purgatoire et que, dès le lendemain matin, sa messe serait ou pour me délivrer, ou pour me soulager. Hélas! je suis encore là. Lui est parti et le purgatoire m'attend.

Un médecin homéopathe, Mr Emeri, très en vogue à Lyon, fut amené près de moi par les Mères et on le pria de m'examiner. Il le fit minutieusement et dit enfin: "La pauvre enfant a le foie profondément atteint. On pourra peut-être, la soulager, mais non la guérir. Il faudrait, pour cela, la jeter dans la piscine de Siloé."

PROJET DE FONDATION A LOURDES

Parmi les événements survenus pendant la longue maladie de Sr Marie des Anges,il y eut le projet de la fondation du Monastère à Lourdes..... L'heure vint où, les démarches officielles ayant été faites dans le plus grand secret, on annonça à la Communauté la prochaine Fondation de Lourdes.

Sœur Marie des Anges en fit le récit suivant :

"A cette nouvelle je reçus un coup au coeur qui me fit pâlir, car, en même temps, une voix intérieure me dit: "On va t'enlever ta Marguerite", cette chère petite soeur qui était venue me rejoindre dans le cloître et qui fut, toujours, pour moi, dans mon infirmité, une amie dévouée; aussi, la crainte de la voir partir me fut d'abord fort sensible. Cependant, me souvenant de mon acte d'abandon, j'acquiesçai du fond du coeur à tous les desseins paternels du Bon Dieu sur elle

et sur moi et le calme revint en mon âme.

Sœur Marguerite-Marie (sœur de Sœur Marie des Anges)



Aussi, quand la Rde Mère vint me faire sa visite quotidienne, après lui avoir exprimé ma surprise au sujet de la Fondation, j'ajoutai: "Ma Mère, je ne sais sur qui tombera votre choix pour les fondatrices; mais, si vous pensez à Sr Marguerite-Marie, ne vous gênez pas à cause de moi; mon sacrifice est fait." - Très bien, j'ai précisément pensé à elle, mais, je n'aurais jamais voulu la séparer de vous, malade comme vous l'êtes.

Je dois faire connaître, encore, un autre sentiment que j'eus en apprenant les projets de la Fondation à Lourdes: "C'est le commencement de la réalisation de ton rêve", entendis-je intérieurement.

Voici à quel rêve faisaient allusion ces paroles :

« C'était la première ou la seconde année de ma Profession; étant déjà très souffrante, mais non encore alitée, je me revoyais, en songe dans le parc des Religieuses cloîtrées du Saint Coeur de Marie. Je me promenais, avec une amie dans une allée conduisant à la chapelle de Notre-Dame de la Joie, située dans un charmant bosquet, que longeait un petit ruisseau allant se perdre dans un torrent, au-delà du mur de clôture. Sur le bord du ruisseau, croissaient de nombreuses tiges de lis, dont une, surtout, attira mon attention; frêle, délicate, elle portait cependant 3 fleurs épanouies et de nombreux boutons à peine formés. Ce poids trop lourd l'avait entraînée dans la boue du ruisseau, où deux de ces belles fleurs avaient souillé leurs blanches corolles. Je la considérais avec compassion, ne prêtant que peu d'attention à la conversation de mon amie, quand, tout à coup, je vis descendre près d'elle un oiseau d'un blanc merveilleux, que relevait, encore, un beau collier de plumes, d'un bleu d'azur. La jolie petite bête travailla longtemps à couper, avec son bec, la pauvre tige de lis. Elle tournait, de tous côtés, sa gracieuse tête, comme pour demander du secours ou pour s'assurer qu'aucun ennemi n'allait lui dérober ce trésor qu'elle semblait tant convoiter... "Quel est donc ce charmant oiseau, dis-je à mon amie? " - Mais, vous ne le connaissez donc pas? - C'est l'hirondelle de Marie". Aussitôt, comme il arrive, souvent, dans les songes, la scène changea entièrement. Je n'étais plus dans le cloître du St Coeur de Marie, avec mon petit costume de pensionnaire, mais, dans le jardin des Clarisses de Lyon, revêtue de notre saint Habit. Je ne sais ce que je faisais auprès de la pompe quand levant les yeux, une vision me jeta dans l'admiration. C'était une femme, d'une beauté céleste, vêtue de blanc, avec un voile de même couleur et une ceinture bleue. Elle ressemblait à la Vierge de Lourdes, mais avec cette différence, qu'au lieu d'une charmante adolescente, c'était la grâce et la beauté dans leur plein épanouissement. Sur son coeur, retenue par la main droite, reposait la frêle tige de lis que l'hirondelle avait emportée du cloître lointain des Alpes et qui, à ce contact céleste, avait retrouvé toute sa fraîcheur première.

La Vierge planait au-dessus du Monastère, ses pieds reposant sur un nuage d'un blanc doré, semblable à la neige fraîche qu'éclairaient les premiers rayons du soleil levant. Elle demeura là un certain temps, jetant, de tous côtés, des regards de complaisance. Puis, toujours planant, elle alla se poser au-dessus de l'emplacement où l'on devait bâtir, plus tard, la nouvelle chapelle, là où se trouve, maintenant, le sanctuaire. Elle revint, ensuite sur le Monastère et s'arrêta sur le noviciat.

J'avais suivi chacun de ses mouvements, partagée entre la stupéfaction, l'admiration et le bonheur, mais sans pouvoir la contempler à mon aise. Quand elle fut au-dessus du noviciat, ce fut autre chose, car j'étais directement au-dessous d'elle. Je la voyais, directement, mieux qu'en plein jour, puisque la lumière qui l'entourait et dont Elle était le centre aurait éclipsé, non seulement la lumière du soleil, mais toutes les lumières du monde et cependant, cet éclat ne m'éblouissait pas. Non seulement mes yeux le supportaient sans peine, mais, ils y trouvaient une force nouvelle, pour contempler, avec délices, celle que mon coeur avait, déjà nommée, Marie, ma Mère!

Je la revois, dans mes souvenirs, comme je la vis alors; mais comment la dépeindre? Il faudrait la plume d'un Ange, pour faire, avec des mots humains, le portrait de la Reine des Anges.

Elle était grande, avec une dignité et un port de reine, pure comme une chair transfigurée, simple et gracieuse dans tous ses mouvements, belle enfin, d'une beauté rayonnante où se reflétait la beauté divine; mais, ce qui me ravissait surtout, c'était l'impression de bonté maternelle répandue dans toute sa personne. Oh! ce sourire, si attrayant, si doux! Oh! ce regard si profond qui plongeait dans mon âme, la mettant à nu, en sondait les replis les plus cachés!...

Elle ne me parlait pas, mais je lisais tout dans son regard et son sourire et mon coeur lui répétait avec amour: "O Mère, Mère, Mère!" Un moment je fus arrachée à ma douce contemplation par cette pensée: "Egoïste que je suis! Je jouis seule et mes Soeurs du noviciat seraient si heureuses de voir ce que je vois; je vais sonner, pour les avertir. J'essayai de faire un pas en avant, mais impossible, j'étais comme clouée sur place et complètement immobilisée... et le regard et le sourire de Marie se faisaient plus aimables, plus doux, plus maternels encore, comme pour témoigner son approbation de l'effort charitable que j'avais fait. Je ne puis dire le temps que je passai dans cette jouissance céleste, mais il finit trop tôt à mon gré, comme tous les bonheurs d'ici-bas.

et je m'éveillai, sanglotant et tout en larmes... »

Ceci n'est qu'un rêve... oui, je le sais; mais, je ne puis croire qu'il ait été l'oeuvre du démon, car il produisit dans mon âme de trop purs et de trop précieux effets.

.....

La nouvelle Fondation, acceptée avec enthousiasme, par toute la Communauté, comme un appel de la Sainte Vierge, les préparatifs se firent avec joie et entrain.

.....

Vint enfin, pour l'auteur de ce récit, le jour du départ.....

DEPART POUR LOURDES – GUÉRISON

Grande fut la surprise de Sœur Marie des Anges à la proposition qui lui fut faite d'aller à Lourdes.... elle comprit que c'était sérieux, et en fut profondément émue.... Quand les Soeurs Marthe et Jean-Baptiste me descendirent de voiture et me prirent dans leurs bras pour me transporter dans le wagon, les employés ne purent s'empêcher de murmurer tout haut: "*Où envoyez-vous cette malade?*" *A Lourdes, Monsieur". Il faut n'avoir pas de coeur pour faire voyager une personne dans cet état. En tout cas, si celle-là revient, on pourra y croire".*



le Monastère des Clarisses de Lourdes en 1904

Le nouvel avenir qui s'ouvrait devant moi, m'épouvantait. Que serait-il? Était-ce la vie, la santé, la continuation de mon état d'infirmes, ou la mort que j'allais rencontrer dans cet inconnu? D'étranges pressentiments m'accablaient. Tout à coup, dans l'intime de mon âme, une voix distincte, douce et forte, me fit entendre ces paroles:

"Que crains-tu?... Sortiras-tu jamais de mon immensité, et qui pourra t'arracher de mes mains?"

A l'instant, toutes mes craintes se dissipèrent, la lumière se fit dans mon esprit, et, de nouveau, je m'abandonnai comme un enfant à la paternelle volonté de mon Père céleste.

Le voyage se fit sans accident. Les voyageurs qui prirent place dans notre wagon se montrèrent toujours très respectueux. Les employés de chemin de fer furent très obligeants en toute rencontre.

.....on imagine la longueur, la fatigue et les émotions de ce long voyage pour l'époque.....

Le récit continue :

Nous nous rapprochons de Lourdes... Voilà Tarbes... Je ne saurais dire ce qu'est cette ville, ni aucune de celles que j'ai traversées. Tout ce dont je me souviens, c'est de l'encombrement au départ du train. Les wagons étaient pris d'assaut. Le nôtre était littéralement bondé de gens de toutes sortes. A notre arrivée à la gare de Lourdes nous fûmes reçus par le fils de Raynald, jeune homme de dix huit ans, que son père avait laissé à Lourdes pour surveiller les travaux de menuiserie en son absence. Il s'approcha de son père, mais en voyant dans ses bras, une Religieuse couchée comme une enfant, il s'arrêta ahuri, n'osant avancer. Il fit approcher la voiture qui nous transporta à la Grotte. En passant devant le Monastère, je fis demander à la Rde-Mère, par Sr Marie Joséphine, qui vint nous embrasser dans la voiture, si je devais demander ma guérison.



"Oui, oui, cent fois oui!" répondit énergiquement Mère Thérèse.

Mais, quand ensuite, j'ajoutai: "*Dois-je me baigner dans la piscine?*"

Elle répondit: "*Non! Si la Ste Vierge veut vous guérir, elle n'a pas besoin de ce bain.*"

Elle n'en eut pas besoin, en effet, et me guérit par un procédé inattendu.

Soeur Claire, sœur externe, qui s'était jointe à nous, obtint du frère gardien, qu'on fit avancer la voiture jusqu'auprès de la Grotte. Là, aidée de Sr Alphonse, elles me descendirent en me disant: "*Essayez de faire quelques pas*". Mes jambes s'y refusèrent et les Soeurs me transportèrent dans leurs bras, au fond de la Grotte, où je me suis accroupie, la poitrine appuyée sur un coussin.

Je ne saurais dire le temps que je passai là, mais il me parut bien long. Aussi répétais-je cent fois à ma bonne Mère: "Oh! ma Mère, je vous en supplie, ou guérissez-moi vite, ou faites-moi mourir". Un instant, il me sembla sentir près de moi un être mystérieux, dont l'haleine, douce comme celle d'un petit enfant, me réjouit et me reconforta. Mais il ne fit que traverser la Grotte et je n'éprouvai aucun changement dans mon état. La guérison cependant n'était pas loin.

Le pèlerinage du diocèse d'Agen, ayant à sa tête Monseigneur Fonteneau, son Évêque, se trouvait alors à Lourdes. Ce pieux prélat, qui, le matin, avait dit la Ste Messe à l'autel de la Grotte, vint y prier, le soir, poussé, dit-il plus tard, par un sentiment irrésistible, pendant que je m'y trouvais moi-même. Un grand commerçant de Lyon, qui m'avait vue plusieurs fois, quand il venait servir la messe dans notre chapelle de la rue Sala, Messe à laquelle on me faisait communier, s'approcha de l'Evêque et lui dit avec compassion: "*Monseigneur, bénissez cette pauvre Religieuse malade*"; puis il m'appela: "*Soeur Marie des Anges, venez donc, Monseigneur va vous bénir*".

Fort surprise d'entendre mon nom, je ne pouvais croire qu'on s'adressât à moi. Cependant, les mêmes paroles m'étant dites de nouveau, je me traînai au pied de l'autel. Là, croyant avoir devant moi l'Evêque de Tarbes, mon premier Supérieur, la pensée me vint que j'obtiendrais ma guérison par obéissance, et je dis : "*Monseigneur, commandez-moi de guérir*". Le bon prélat qui avait posé ses mains sur ma tête, me répondit d'un ton paternel:

"*Je le veux bien, mon enfant, si la Sainte Vierge le veut.*"

Que se passa-t-il en moi, je ne saurais le dire. Je me trouvai debout sans avoir conscience de m'être relevée, et je m'écriai, surprise:

"*Oh! je suis debout et je marche.*"



Sœur Marie des Anges

Les témoins de cette scène étaient tout aussi émus et surpris que moi.

"Depuis combien de temps ne marchiez-vous pas?" me dit Monseigneur.

"Depuis sept ans, je garde le lit".

"Eh! bien, voyons si vous pouvez marcher".

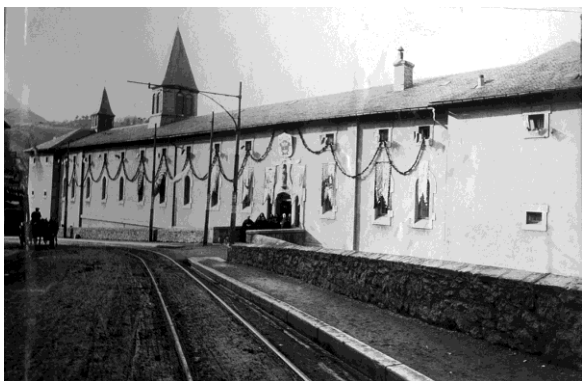
Et me prenant par la main, il me fit sortir de la Grotte, pour me faire faire le tour de la place qui est au-devant. Je marchais, en effet, mais en trébuchant quelquefois, car mes pieds s'embarrassaient dans notre habit trop long. Le bon Evêque m'aidait lui-même à le retenir, et comme quelques prêtres s'avançaient pour me baiser la main, il me défendit contre leur importune et ridicule dévotion.

Les nombreux pèlerins présents entonnèrent avec enthousiasme le Magnificat, que j'écoutai avec émotion, les yeux levés sur la blanche statue placée dans la niche.

C'était le 17 septembre à cinq heures du soir.

.....Je pris, de suite, le chemin du monastère, accompagnée de Soeur Marie-Bernard, novice-tourière et enfant de Lourdes. Les marchands de cierges postés tout le long de la route, et qui la connaissaient bien lui disaient avec reproche: *"Tu la fais marcher trop vite, tu vas la faire tomber"* -

"Mais, ce n'est pas moi qui la fais marcher vite, c'est elle qui me tire".



Une foule nombreuse m'ayant suivie jusqu'au Monastère, il me fut impossible de parvenir à la porte de clôture.....

Après de douces et rapides effusions entre les portes de clôture, la Rde Mère nous fit descendre au chœur, pour le Magnificat et la bénédiction du Saint-Sacrement;

puis, nous nous rendîmes au réfectoire, qui était encore le seul lieu où la Communauté put se réunir.

Là, la Mère étant assise sur une chaise, moi à ses pieds, et toutes les Soeurs autour de nous, on me fit raconter, par le menu, les diverses circonstances de mon voyage et de ma guérison. La joie était si grande, que personne ne songeait plus à la collation; aussi, la nuit nous surprit dans cette causerie familiale. Il fallait, cependant en finir.

On collationna en silence, puis on se rendit au chœur pour Complies.

Nous étions en train de dire le St Office quand les chants d'une procession qui se dirigeait vers le monastère se firent entendre. C'était les bons pèlerins d'Agen qui, au lieu de faire leur procession aux flambeaux sur l'esplanade, venaient dans notre chapelle.

Avant de quitter Lourdes, leur Evêque Mgr Fonteneau vint s'assurer que j'étais bien guérie.

.(Pendant que cette guérison se produisait à la Grotte de Lourdes, une autre aussi surprenante, mais qui, malheureusement, ne dura que peu de temps, avait lieu à Lyon. En quittant notre monastère, j'avais dit à la Soeur Marie-Stanislas qui partageait l'infirmerie avec moi : "Puisque vous ne voulez pas venir à Lourdes, je vous emporte dans mon coeur, afin que nous soyons guéries en même temps". J'avoue, qu'en disant ces paroles, je n'avais nulle idée de ce qui allait se passer. Or, le lendemain, au moment où j'étais à la Grotte, Sr Marie-Stanislas se déclara subitement guérie. Elle mangea et se mit à suivre tous les exercices de la communauté, et donna toutes les marques d'un parfait retour à la santé. Grande fut l'émotion dans le cloître, dans la famille de la miraculée, qui habitait Lyon, et, parmi tous les amis des Clarisses. Ce fut bien pire encore, quand un télégramme, venant de Lourdes, leur annonça ma guérison.)

Le long récit détaillé de cette guérison nous dispense de tout commentaire.

On y voit, de façon très évidente, la puissance de Notre-Dame de Lourdes ramenant, subitement, d'un état de maladie grave à un état de parfaite santé, celle que le Bon Dieu nous destinait pour Mère. Notre Chère miraculée ne devait plus franchir les portes de cette clôture où elle s'était précipitée pour échapper aux ovations de la foule.

- 25 ans de parfaite santé suivirent, sans transition. –

Les 7 ans d'infirmité et les maladies de ses dernières années, jusqu'à l'âge de 82 ans, n'eurent aucun rapport avec la maladie de foie, caractérisée par de continuels vomissements, dont la Sainte Vierge l'avait radicalement guérie, en la fête des Stigmates de notre Père Saint François.

Cette date resta toujours chère à la Communauté. Chaque année, tant que vécut notre Mère, un triduum était célébré en action de grâces à la Grotte du jardin, car nous étions à même d'apprécier, toujours davantage, le bienfait de cette guérison, dont les heureuses conséquences se répercuteront éternellement.

La Communauté de Mère Marie des Anges à Lourdes en 1904

